docteur en se tournant vers Claude Chopin.

— Quel est l'empoisonneur ?

— C'est le même que l'assassin.

— Et l'assassin, quel est-il ?

— C'est un Compagnon noir.

— Serait-ce Chaulat ?

— Je n'en sais rien, répliqua le docteur à haute voix ; mais j'en suis sûr, ajouta-t-il à voix basse.

Et les deux hommes sortirent laissant la prison tout émue sur le second acte du drame terrible dont la veille avait vu le premier acte.

Avec eux sortit le malheureux l'Eveillé, auquel l'ordre du roi venait d'ouvrir les portes de la Tournelle.

CHAPITRE XXVII.

LES TROIS DEMANDES DE MAITRE LOUIS.

Le soir du 6 août 1789, quelque heures après les scènes racontées dans le précédent chapitre, les principaux personnages de cette histoire étaient réunis dans le jardin de l'auberge de la Croix-d'Argent, rue du Petit-Musc.

Les rossignols chantaient dans les bosquets de l'hôtel Lesdiguères. La soirée était tiède ; le ciel pur semé d'étoiles ; la nuit claire comme une belle nuit d'été.

La ville, si agitée pendant le jour, reposait silencieuse, et aucun bruit ne venait du dehors, troubler le charme silencieux de ce calme profond.

Le père Brulot était assis sous un vieux tilleul ; à côté de lui se tenait Mlle. Finette.

Après d'elle, vêtue de noir, une jeune fille écoutait la conversation sans y prendre part.

C'était la Miette !

Le Marssillais était mort et on ignorait le sort de la femme que la Miette enfant appelait sa mère.

Le docteur Guillotin avait confié au père Brulot la pauvre orpheline.

Il lui avait appris que Claude Chopin devait épouser la jeune fille.

— Mais elle n'a pas d'argent ? avait observé le prudent aubergiste.

— On lui en trouvera, avait répondu le docteur.

Il est impossible de raconter la joie qu'avait eue Claude Chopin en apprenant

tant que le rêve, caressé par lui avec tant d'ardeur, allait se réaliser pour lui.

— Épouser la Miette !

Sa joie était sans mélange. Il avait reçu des nouvelles de sa mère. Admise, par l'ordre du lieutenant de police, au couvent de Soissons, elle y avait été traitée comme une reine !

Elle y recevait l'hospitalité la plus affectueuse.

Habitée aux rudes efforts d'un travail nécessaire, elle goûtait le repos d'une vie plus tranquille.

Un jour, l'abbesse lui avait dit, avec le ton respectueux que la religion commande, quand la charité doit parler à la vieillesse :

— Ma mère, si vous vouliez passer vos jours ici, à prier Dieu et à nous aider dans le bien que nous tâchons de faire ?

La vieille femme avait accepté.

— Mais, avait-elle dit, est-ce que je ne reverrai pas mon Claude, s'il revient à Soissons ?

— Vous le verrez : je vous en donne d'avance la permission.

Claude savait ces choses, sa mère, protégée contre le besoin, assurée contre l'isolement cruel à la vieillesse, aimée, soignée. La pensée du bonheur maternel faisait la joie dans le cœur du fils.

— Nous voici encore une fois tous réunis, remerçons Dieu ! fit l'aubergiste, après un moment de silence.

— Et prions-le de ne pas nous retirer les faveurs qu'il nous accorde, murmura Guillot. Vous savez ce qui s'est fait hier soir dans l'Assemblée.

— Non, répondirent quelques voix.

— Une grande chose, reprit le Compagnon, et il annonça comment, par une abnégation sans exemple, peut-être dans l'histoire, les nobles, le clergé, tous ceux qui, d'après la constitution de l'ancien régime, avaient dans l'État des bénéfices et des privilèges, y avaient solennellement renoncé.

— Tu étais-là ? demanda le père Brulot.

— On, répondit Guillot, je n'oublierai de ma vie ce que j'ai vu. Et il raconta le grand événement qui s'appelle dans l'histoire de la Révolution française, la nuit du 4 août.